

GIOVANNA & TOM  
FLETCHER



EVE  
OF  
MAN

MILAN



EVE  
OF  
MÄN

Mise en pages : Pascale Darrigrand  
Correction : Anne Rastoll  
Couverture : images © Getty Images and Shutterstock.  
design © Michael Joseph, Penguin Books Ltd.

Titre original : *Eve of Man*  
Original English language first published in 2018 by Michael Joseph, Penguin Books Ltd,  
London.  
Text copyright © Giovanna et Tom Fletcher, 2018  
The authors have asserted their moral rights.  
All right reserved.

Pour l'édition française :  
© Éditions Milan, 2020  
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.  
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : février 2020  
ISBN : 978-2-4080-0857-4  
editionsmilan.com

**GIOVANNA & TOM FLETCHER**

**EVE**  
**OF**  
**MÄN**

Traduit de l'anglais par Anne Delcourt

•  
**MILAN**



*Pour nos garçons.*



## PROLOGUE

Le premier jour, personne n'y prêta attention. Il y eut peut-être quelques petits rires parmi les sages-femmes à la vue de tous ces bébés emmaillotés dans leur couverture bleue, sans une seule couverture rose. Séparément, les hôpitaux n'en auraient tiré aucune conclusion. Ils n'auraient pas pu deviner que ce jour tout bleu n'était qu'un début.

Le lendemain, on fronça les sourcils, perplexe, devant ces nouvelles vingt-quatre heures de bleu.

Rien que des garçons.

Assez déroutant. Mais l'on continua à penser qu'il s'agissait d'une pure coïncidence. Le chromosome Y se faisait plus expansif que d'habitude.

Le troisième jour, les médias signalèrent le fait à titre anecdotique. (« On vit *vraiment* dans un monde d'hommes. ») Ce fut ce qui attira l'attention générale. Médecins et infirmières réalisèrent que leur cas n'était pas une exception. Le bleu prenait le dessus. Pas seulement des hôpitaux entiers, ni des pays entiers, mais le monde entier.

Où était passé le rose ?

À raison d'environ deux millions et demi de naissances par semaine, dont la moitié de filles en temps normal, ce brusque déséquilibre ne pouvait pas être ignoré très longtemps. Les leaders mondiaux se réunirent avec les scientifiques les plus respectés pour tenter de comprendre ce qui se passait et discuter des mesures à prendre pour surveiller la situation. Il fallait trouver des méthodes éthiques – il n'était pas question de toucher aux Droits de l'homme. Voilà ce qui fut annoncé.

Au départ.

Mais ce qui n'avait été d'abord qu'un phénomène devint bientôt une menace pour la survie de l'humanité, nous poussant vers le seuil de l'extinction. Alors les gouvernements cessèrent de prendre des pincettes. Les femmes furent placées sous contrôle et opprimées comme elles ne l'avaient jamais été.

On leur imposa des tests obligatoires. Pour commencer, toutes les femmes enceintes furent soumises à une échographie pour permettre d'identifier le sexe de chaque enfant à venir. Puis, à mesure que le temps passait sans qu'aucune fille ne naisse, toutes les femmes de moins de cinquante ans durent subir des examens plus poussés pour tenter d'expliquer la cause de cette génération exclusivement bleue.

On encouragea les relations sexuelles – les dirigeants voulurent toujours plus de bébés, dans l'espoir que cela ferait réapparaître des filles. Et il y en avait : on les repérait *in utero*, flottant dans le liquide amniotique et donnant coups de pied et coups de coude dans le ventre de leur maman.

Pas une ne survivait.

Et ces cas finirent par disparaître, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus du tout de rose à signaler ni à perdre.

La science batailla pendant des années, sans découvrir la moindre explication. Et sans explication, pas de remède. L'avenir de l'humanité s'amenuisait au même rythme que l'horloge biologique de chaque femme en âge de procréer.

On ne renoncerait pas, déclarait-on au monde. On sauverait le genre humain. On trouverait un moyen.

Et les gens jouaient le jeu. Ils priaient, priaient tous leurs dieux pour se voir accorder la perpétuation de leur espèce. Longtemps, on eût dit qu'ils n'étaient pas entendus. Alors ils prièrent de plus belle, plus fort, en appelant désespérément à tout l'éventail des entités toutes-puissantes. Ils exhumerent d'anciennes religions, en façonnèrent de nouvelles et continuèrent à marmonner avec ferveur leurs humbles litanies.

Puis, au bout d'un demi-siècle de manque, un miracle survint – et cela, ailleurs que dans un laboratoire scientifique.

Corinne et Ernie Warren étaient mariés depuis vingt-cinq ans. Ils avaient toujours désiré des enfants, mais n'étaient apparemment pas dans les bonnes grâces de Mère Nature. Corinne avait subi fausse couche après fausse couche, jusqu'à ce que le couple renonce à son rêve. À quarante-trois ans, elle fut rayée de la liste des mères potentielles. Les Warren acceptèrent leur échec avec beaucoup de tristesse et un léger soulagement. Ils avaient connu trop de chagrins. Ils étaient brisés, mais au moins, ils pouvaient compter l'un sur l'autre.

Huit ans plus tard, contre toute attente, Corinne tomba enceinte à cinquante et un ans. De manière naturelle. Ernie et elle en éprouvèrent un bonheur immense, et beaucoup de craintes. Et s'ils perdaient leur bébé, comme tous les précédents ? Ils ne se remettraient pas d'une nouvelle fausse couche.

Comme toutes les femmes, Corinne passa des échographies – mais contrairement à beaucoup, elle s'en réjouit. Ernie et elle tenaient à s'assurer que leur bébé était en bonne santé. Ils étaient prêts à tout pour que l'arrivée de ce petit être qu'ils chérissaient déjà se déroule dans les meilleures conditions.

Leurs cœurs bondirent lorsque les ultrasons révélèrent l'image de leur création. Leur bébé. Leur joie.

Pour l'échographe qui s'occupait de Corinne, l'examen n'était qu'une pure formalité – une suite banale de vérifications à l'issue déjà connue. Elle ne s'attendait pas à autre chose que du bleu.

Et pourtant.

Ce fut rose.

Et l'apparition de ce bébé *fille* fit son petit effet.

Elle provoqua la panique. Les résultats qui sortirent de cette salle d'examen répandirent une vague d'hystérie qui se répercuta jusqu'à l'autre bout de la planète. Les gens n'arrivaient pas à croire qu'il y avait enfin une bonne nouvelle. Ils avaient soif d'en savoir plus sur le couple qui leur offrait cette lueur d'espoir.

Mais le passé de fausses couches de Corinne, son âge et le fait qu'aucun fœtus fille n'ait survécu depuis des décennies suscitaient des

inquiétudes. Corinne et Ernie furent placés dans une unité médicale spécialisée pour maximiser les chances que la grossesse soit menée à bien. Les examens furent limités à des échographies quotidiennes. Cette fois, on décida de laisser les choses suivre leur cours – du moins tant qu’il n’y aurait pas de raison d’intervenir. Peut-être était-il temps de faire de nouveau confiance au corps humain.

Corinne et Ernie comprenaient le besoin de surveiller le développement de leur bébé et de protéger leur fille. Ils accueillirent de bon gré les conseils médicaux. Ils étaient heureux que leur enfant soit aussi précieux pour les autres que pour eux-mêmes. Ils ne se formalisaient pas des contraintes qu’on leur imposait. Ils étaient d’accord pour faire tout ce qu’il fallait pour que leur bébé se développe et vienne au monde en toute sécurité.

Il y eut des complications en salle de travail. La mère et la fille durent se battre pour survivre, et Corinne mourut peu après avoir accompli son rêve de mettre au monde un enfant.

Dévasté, Ernie se montra incapable de surmonter la perte de sa femme et d’assurer son rôle de père.

Il ne tint jamais sa fille dans ses bras.

Ne l’embrassa jamais.

Ne lui dit jamais qu’il l’aimait.

Mais qu’advint-il de l’enfant ?

Le monde avait attendu sa venue en retenant son souffle, guettant la nouvelle que leur espoir était devenu réalité, que « leur » petite fille était née.

Et contre toute attente, elle survécut.

La première fille née depuis cinquante ans.

Elle fut appelée Ève.

Elle incarnait la renaissance de l’espèce humaine, la réponse aux prières des hommes. Elle était tout ce qui comptait pour eux, leur dernier espoir.

Ève était la sauveuse de l’humanité.

Ève, c’est moi.

# 1 / ÈVE

Plié, tendu. Plié, tendu. Plié, tendu...

Assise les jambes ballantes au-dessus de l'À-pic, je regarde mes pieds s'étirer jusqu'à être dans l'alignement parfait de mes tibias. Puis je les plie au maximum et je sens la tension tirer sur les muscles de mes mollets, tout en savourant la caresse de la brise sur ma peau.

J'adore cet endroit. L'extérieur. Savourer la chaleur du soleil. Une chance que je n'aie pas le vertige. Je ne me souviens pas d'une époque où je n'ai pas vécu au-dessus des nuages dans le sanctuaire qui a été bâti pour moi, où je pourrais manger, dormir, étudier et grandir. Tout ce dont je pourrais avoir besoin se trouve ici, dans la vaste demi-bulle du Dôme, dont les parois de verre laissent entrer la beauté du dehors. Les rayons du soleil ricochent sur toutes les surfaces.

Dans ma maison tout là-haut, je ne peux pas être vue par les autres, ni les voir, grâce au nuage blanc qui nous sépare. Un voile permanent m'isole du monde. Parfois, il me semble distinguer des silhouettes en bas dans la ville, mais c'est peut-être le fruit de mon imagination.

Il faudrait pourtant que j'en sois plus proche. J'ai besoin d'en faire l'expérience. C'est pour cela que j'adore venir m'asseoir sur l'À-pic. C'est mon coin à moi, l'endroit où je peux m'échapper, tout au bout d'une allée qui ne mène nulle part. C'est le lieu où je peux réfléchir parfaitement au calme à ma journée et à mon avenir.

Notre avenir.

L'avenir en général.

– Tu es là, dit Holly en franchissant la porte vitrée quelques mètres derrière moi.

Comme si je pouvais être ailleurs.

Je suis rarement complètement seule ici. Plus exactement, je n’y reste jamais seule très longtemps avant qu’elle apparaisse. Sans détacher les yeux de la splendeur du paysage, je lève la main en signe de bienvenue. Ce n’est pas sa faute si elle interrompt mon moment de tranquillité. Elle fait ce qu’on lui demande. Ils veulent connaître mes pensées – en particulier aujourd’hui, à cause de demain – alors ils me l’envoient. Ma meilleure amie. Ma compagne de chaque instant. Mon ancre. Il y a encore quelques instants, nous étions toutes les deux en cours, en train de discuter de la capacité de Shakespeare à faire d’une tragédie une presque comédie. Elle a fait des remarques intéressantes, très perspicaces, et je m’étonne parfois d’en apprendre autant d’elle que de nos professeurs.

Ici, en revanche, elle est différente. Moins studieuse et plus... accessible.

– Jolies chaussures, dis-je en découvrant ses espadrilles orange lorsqu’elle s’assoit à côté de moi.

Le vent n’est pas assez fort pour agiter ses cheveux couleur de miel, mais elle resserre un peu sa veste en jean autour d’elle comme si elle avait froid.

Cela m’amuse, cette manie qu’ils ont de la faire changer d’habits tout le temps. Tous les jours, pour chacune de nos séances, ils choisissent ce qu’elle va porter. Pourquoi s’embêtent-ils comme ça ? Peut-être pour me montrer ce qu’ils attendent de moi, ou pour m’inculquer un certain sens de la mode, puisque je ne risque pas de m’inspirer de ceux qui m’entourent. Je suis la seule fille.

On ne me dit jamais directement comment m’habiller. Je peux choisir parmi tous les vêtements de ma garde-robe – en majorité des pièces vintage datant de plusieurs décennies : des imprimés géométriques, des pantalons pattes d’eph, des vestes à épaulettes et de jolies robes-chemises.

Oui, j'ai encore la liberté de choisir. Aujourd'hui, par exemple, j'ai tranché pour une robe d'été vaporeuse, turquoise à joli motif de fleurs blanches. Elle n'expose que deux ou trois centimètres de peau nue entre mes genoux et mes bottines marron à lacets. J'ai vu des photos de ce genre de robes portées avec des compensées, des sandales ou des espadrilles, mais je dois toujours mettre des chaussures qui tiennent bien au pied pour venir sur l'À-pic. Pas de chaussures lâches pour moi. Pas ici.

C'est différent pour Holly. Ce qui m'exaspère, parce que ça manque de délicatesse de leur part. À quoi bon fixer une règle si c'est pour laisser une zone floue en ne la lui imposant pas à elle ? Ça revient à se moquer d'elle et je n'aime pas cela.

Je détourne les yeux en me retenant de soupirer trop ostensiblement. Je peigne avec mes doigts les pointes de mes longs cheveux bruns, que le vent a emmêlés.

Petite, c'étaient les Mères qui réalisaient mes coiffures. Elles étaient souvent trop complexes pour que je puisse les reproduire, mais depuis, avec tout le temps libre que j'ai pour jouer avec mes cheveux, je suis devenue super-experte. Je sais les torsader, les nouer, les tresser, les fixer... Les possibilités sont infinies. Et tant mieux, ça m'occupe. On m'a aussi laissée faire des essais de maquillage, mais je n'en porte que dans les occasions particulières, pour éviter de le gaspiller. La demande pour ce genre d'articles n'étant plus ce qu'elle était, il n'y a plus de production. Je dois faire durer ce que j'ai.

– Alors, demain... commence Holly, rompant le silence.

– Houlà, droit au but, dis-je avec un petit rire en me tournant vers elle.

Fixés droit devant elle, ses yeux vert pâle pétillent. Parfois, elle tourne autour du pot pour aborder ces sujets-là et je me raidis, sur la défensive, en me demandant où elle veut en venir. À d'autres moments, comme en cours, elle reste entièrement concentrée sur le travail. Ce sont mes moments préférés, ceux où je l'aime le plus. Les choses me paraissent plus authentiques alors. Presque réelles.

– C’est un grand jour, déclare-t-elle, en haussant ses frêles épaules. J’acquiesce d’un air grave. Je veux lui montrer que je lui accorde toute mon attention et que je suis prête pour une conversation sérieuse et constructive.

– Le plus grand jour de ma vie. Enfin, à part celui de ma naissance, qui était un événement monumental.

– Oh, une broutille, réplique-t-elle en essayant de cacher le sourire qui étire le coin de ses lèvres.

– Rien de révolutionnaire.

– Voilà, souffle-t-elle. Bon, parle-moi de lui.

– J’ai tout un dossier sur lui à l’intérieur. Tu peux aller regarder, si tu veux. Ou le rapporter.

Je fais la maligne, parfaitement consciente qu’elle en connaît déjà le contenu et qu’elle n’aurait pas le droit de le prendre même si on était autorisées à venir avec des affaires sur l’À-pic.

– Tu ne serais pas en train d’essayer de te débarrasser de moi ? me demande-t-elle en haussant les sourcils.

– Moi ? Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

Je ris, tandis que mes pensées se tournent vers l’inconnu que je dois rencontrer. Le Potentiel numéro un.

– Il s’appelle Connor... dis-je. D’après les photos, il n’est pas désagréable à regarder.

– Tant mieux. Même si le physique ne fait pas tout.

– C’est sûr... Il peut être trompeur.

Nous sommes aussi ironiques l’une que l’autre. Elle pince les lèvres pour ne pas sourire. Je l’adore pour ces petites étincelles de fantaisie.

– Autre chose de particulier sur celui-là ?

Elle glisse une mèche derrière son oreille comme si on papotait entre copines et qu’elle me posait une question innocente. Pas du tout comme si elle allait à la pêche aux informations dans l’espoir de connaître mes pensées. Parce que, autant que je sache, ils n’ont pas encore réussi à les contrôler, les examiner ni les sonder. Et je préférerais que ça continue.

« Mais on parle de Holly », me rappelés-je. À sa manière de me regarder, je sais qu'elle se soucie réellement de moi, qu'elle n'est pas une simple messagère envoyée pour me faire avouer mes soucis ou mes joies.

– C'est difficile à dire, à partir de ce que j'ai vu et lu jusqu'ici. J'en saurai plus demain après l'avoir rencontré, dis-je avec plus de calme apparent que je n'en éprouve réellement.

On tend vers ce but depuis des années. J'ai toujours su qu'il y aurait trois Potentiels. Pas deux, ni quatre ; trois. Une poignée de garçons triés sur le volet, qui auront prouvé leur aptitude pour leur mission. On ne m'a pas vraiment expliqué la procédure, mais je présume qu'ils ont été testés, entraînés et mis à l'épreuve, autant que moi. Voici enfin arrivé le moment où je vais avoir mon mot à dire. Où je vais rencontrer ces trois hommes et choisir un compagnon. Un conjoint. Le garçon avec qui je vivrai. On n'attend pas de moi que je repeuple la planète d'un seul coup ; plutôt que je le fasse redémarrer en douceur, pour nous permettre de repartir en rectifiant nos erreurs. C'est l'espoir et le projet que l'on m'a confiés.

– Et comment te sens-tu à l'idée de le rencontrer ?

– Stressée, impatiente, effrayée, contente, terrifiée...

Je m'arrête là, suivant du bout des doigts les bords de la petite plaque de peau rugueuse en forme de croissant qui orne mon poignet gauche. Un rappel permanent des dangers que j'ai courus dans le passé, ce qui explique pourquoi je me sens à l'abri ici, uniquement entourée de personnes de confiance.

– Je vais plonger dans l'inconnu...

Holly sourit, semblant comprendre instantanément. Ce qui est très probable, après dix ans passés à mes côtés en tant que meilleure amie. Mais elle ne peut pas mesurer le poids qui pèse sur mes épaules. Personne ne le peut. De ce point de vue, je suis totalement seule, quoi qu'ils inventent pour me persuader du contraire. Ces étrangers me regardent comme si je détenais la réponse à leurs prières, mais s'ils se trompaient ?

– Il connaît tout sur moi, et moi, rien sur lui en dehors de ce qui figure dans ce dossier, avoué-je, partageant la pointe immergée de mes inquiétudes tout en essayant d'étouffer mes doutes sur mon propre pouvoir.

– Lui aussi, il ne sait que ce qu'on lui a dit, me rappelle Holly, très rationnellement.

Cela me fait penser aux fois où ils m'ont mis une caméra sous le nez en me demandant de prononcer quelques mots pour soutenir l'humanité dans sa détresse. Je sais que la fête de mon seizième anniversaire, qui a eu lieu la semaine dernière, a été filmée aussi. Entre les jeux tapageurs, les chants et les danses, on m'a fait dire quelques mots sur ce que je ressentais, maintenant que j'avais atteint l'âge fixé pour le grand événement. Comme j'ai l'habitude, je l'ai fait sans me plaindre. Le monde se réjouit chaque fois que j'ai un an de plus à fêter.

Plus jeune, ces moments me mettaient mal à l'aise. Maintenant, je sens un vrai lien avec les gens, comme si j'arrivais à traverser la lentille de la caméra et que je m'adressais directement à chacun de ceux qui me regardent. Je me sens responsabilisée et reliée à eux, plus tout à fait aussi seule.

– Il en a toujours vu plus sur moi que la vidéo idiote qu'on m'a montrée sur lui, où on le voit courir dans un stade et jouer du violoncelle – très bien, d'ailleurs, grogné-je. J'aurais voulu en voir plus.

Je revois Vivian Silva, la responsable, me montrant les images de Connor comme si je devais être infiniment reconnaissante pour les talents de musicien d'un inconnu ou la vitesse à laquelle il sait bouger les jambes.

– Mais ce que tu as vu t'a plu ? me demande Holly. Ça a éveillé ta curiosité ?

Tête baissée, elle bat des paupières en me coulant un regard espiègle sous la frange de ses cils.

– Oui. Non... Je ne sais pas. Je manque d'éléments. J'ai besoin de savoir à quoi ressemble sa vie. Ce qui le fait sourire ou pleurer. S'il a

des frères et sœurs, ou une mère. Ce que ça fait de vivre en dehors de la Tour et d'avoir plein d'amis.

– Ce n'est peut-être pas son cas.

– Il doit toujours en avoir plus que moi.

– Ououh, ça, c'est un coup bas, gémit-elle en portant la main à sa poitrine.

– Désolée.

– C'est normal que tu aies le trac, Ève, me dit-elle en reprenant son sérieux.

– Je n'ai pas, je suis juste...

Je m'interromps, les joues en feu.

– Et si je le déteste ?

– C'est bien pour cela qu'il y a deux autres Potentiels. Tu peux choisir. Tu es Ève.

– Oui. Ève la sauveuse de l'humanité.

Les mots forment une pâte épaisse dans ma bouche.

– Non, objecte-t-elle d'un ton ferme. Tu es forte, pleine de talents, drôle, belle, unique. C'est lui qui devrait avoir le trac. Et c'est toi qui es aux commandes dans cette affaire. N'oublie pas ça. Il y en a des tas comme lui. Toi, tu es l'exception.

– Merci, dis-je à mi-voix, consciente d'avoir viré du rose à l'écarlate.

Une boule d'énergie nerveuse se promène dans mon estomac.

– Après toutes ces années d'attente, de discussions et de préparation, d'angoisses et d'interrogations, on y est. C'est demain. Je vais rencontrer un Potentiel. Un garçon... un homme.

– Je pense que « garçon » est plus exact.

Elle rit, en masquant sa bouche derrière sa main.

– C'est un nouveau départ, dis-je.

Les traits juvéniles de Connor surgissent tout à coup dans ma tête. Les ayant étudiés jusqu'à l'obsession, je n'ai pas de mal à visualiser son menton coupé par une fossette, ses cheveux châtain clair mi-longs, son sourire qui penche un peu d'un côté. Mais tout cela reste superficiel, et je me demande ce qu'il y a dessous.

Une expression douloureuse traverse furtivement le visage de Holly, mais son sourire parfait réapparaît aussitôt.

– Tu as vu la façon dont il repousse ses cheveux en arrière avant de parler ? me demande-t-elle. J’ai trouvé ça craquant...

– Moi non.

Un tic nerveux fait tressaillir le coin de ma bouche.

Je ne suis pas contente des informations qu’on m’a fournies sur Connor parce qu’elles ne me suffisent pas. Je veux en savoir plus. À vrai dire, j’ai passé des heures à regarder en boucle la même séquence de trois minutes et vingt-deux secondes pour enregistrer chaque détail, revenant en arrière pour le regarder tirer sur son gilet, suivant des yeux ses doigts lorsqu’ils se posent sur le tissu ou qu’ils glissent sans effort sur les cordes de son violoncelle, sa manière de plisser les yeux pour lire sa partition. C’est bien plus fascinant que tout ce qu’on m’a laissée regarder, faire ou lire jusqu’ici. C’est la vie. La vie du dehors.

Je sais qu’ils me regardent regarder.

Je sais qu’ils en ont conclu que j’étais tombée sous le charme du premier garçon avec lequel j’aie jamais été en contact. Mais c’est uniquement de la fascination. Je voulais absorber chacun de ses gestes, chacune de ses intonations. Ils ne l’ont pas laissé parler beaucoup, mais tout ce qu’il dit est chargé d’informations, de connaissances du monde d’en bas, dont j’ignore presque tout. Nous partageons le même superbe ciel de nuit, mais pour tout le reste, nos vies sont radicalement différentes. Je passe le plus clair de mon temps dans la Tour, à l’abri, pendant qu’il est libre de vagabonder. De vivre sa vie. Sauf si la rencontre de demain est une réussite, bien sûr. Alors, sa vie se mettrait à ressembler davantage à la mienne. Ou, dans une version plus optimiste, la mienne ressemblerait plus à la sienne...

– Je suis sûre que tu vas passer un super moment, reprend Holly en me regardant dans les yeux. Je penserai à toi.

– C’est vrai ?

Je me raidis en percevant de la détresse dans sa voix. Parfois, elle me semble presque réelle. Comme si elle était une vraie compagne,

et ma seule alliée. Je voudrais la serrer très fort contre moi pour l'empêcher de me quitter.

– Bien sûr ! C'est... C'est un grand jour pour nous tous ! bredouille-elle. Tu crois qu'il y aura une seule personne qui ne se demandera pas comment ça se passe ?

Je soupire.

– C'est sûr.



## 2 / ÈVE

On est assises au même endroit depuis une demi-heure, à parler de tout et de rien, comme on le fait toujours. Quelquefois, elle me laisse bavarder sur l'une des Mères, ma perplexité devant une théorie mathématique ou un problème de grammaire en mandarin. Quelquefois on ne dit rien. C'est bien aussi. La communication est tellement facile entre nous ! Naturelle.

Mon cœur est pris de spasmes à la pensée de demain et de tous les efforts que je vais devoir m'imposer. De l'attitude gênée, guindée, maladroite que je risque d'avoir, pas parce que je ne me sens pas à la hauteur mais à cause de l'étrangeté même de la situation.

Machinalement, je sors de ma poche mon Rubik's Cube en plastique multicolore. Comme mes vêtements, il représente un lien avec une période disparue, où la vie devait être beaucoup plus simple. C'est ce qui m'a toujours fascinée dans cet objet. Et je trouve assez réconfortant de le faire tourner entre mes doigts et d'entendre le petit grincement de ses facettes qui se frottent entre elles.

Le saisissant à deux mains, je tourne et retourne les facettes mobiles pour modifier l'organisation des couleurs. C'est un casse-tête que j'ai toujours adoré. Au début, c'était terriblement difficile. Quand j'étais petite, je fixais ce cube pendant des heures en faisant tourner les rangées au hasard, de plus en plus frustrée. J'en rêvais la nuit ! Je me rappelle que Holly me taquinait : « Tu n'as qu'à enlever les autocollants et les remettre à la bonne place ! » me suggérait-elle, sachant pertinemment que je ne m'abaisserais jamais à tricher. Maintenant,

je le résous sans problème, alignant les rangées de même couleur presque sans y penser. Avant, cela m'apaisait l'esprit. Maintenant, c'est surtout le fait de m'occuper les mains qui me calme.

– Qu'est-ce que tu fais avec ça ? me demande vivement Holly, d'une voix qui a monté d'une octave.

Elle semble paniquer instantanément à la vue du jouet, glissant un coup d'œil inquiet vers les portes en verre derrière son épaule.

– Je l'avais laissé dans ma poche et j'avais oublié que je l'avais sur moi, dis-je d'un ton léger.

La vérité est que je savais qu'il était là, mais la vivacité de sa réaction me fait regretter de l'avoir sorti de ma poche.

– Tu sais que tu n'aurais pas dû l'apporter ici ! C'est interdit ! siffle-t-elle, les sourcils froncés.

– On se détend, Holly ! dis-je en riant.

Je lance le cube à dix centimètres de haut avant de le rattraper à deux mains. C'est un geste risqué, et mon estomac fait un petit bond, mais ça valait le coup rien que pour voir la tête de Holly. Elle n'en revient pas que je puisse enfreindre une règle, même aussi insignifiante que celle-ci. Moi qui suis si docile, d'habitude ! Je n'ai pas beaucoup d'occasions de me rebeller, et c'est excitant de sentir l'adrénaline courir dans mes veines.

– Arrête, m'implore-t-elle en plaquant les mains sur son visage, comme si elle osait à peine regarder.

– Ah, quelle petite nature !

– Ève, à l'intérieur ! Tout de suite ! retentit une voix forte qui nous fait sursauter.

– Quoi ? Mais il n'est que...

Je me retourne. C'est Vivian Silva, le poing sur la hanche, désignant de l'autre main la direction qu'elle m'ordonne de prendre. Sa stature ne manque jamais de me faire rentrer la tête dans les épaules. Par sa taille, par sa force, elle diffère totalement des autres Mères. Entre ses traits taillés à la serpe, ses costumes gris et ses cheveux gris coupés net au niveau des pommettes et rasés à l'arrière, on chercherait en

vain une trace de féminité ou de douceur en elle. La sévérité de son visage, toujours fermé mais encore plus sombre aujourd'hui, me fait taire. Inutile d'essayer. Pas avec elle. Mon humeur bravache vacille et je reste figée, à la fois tirillée et humiliée.

– J'ai dit *tout de suite*, aboie-t-elle en me transperçant du regard.

– On ne faisait que parler de demain, dis-je d'une voix posée.

J'arriverai peut-être à apaiser sa colère en détournant son attention sur le grand jour. Un jouet qui a trouvé son chemin clandestinement jusqu'à l'À-pic paraît futile en comparaison.

– Vivian, elle ne voulait pas...

– Holly, coupez, commande Vivian sans me quitter des yeux.

Je reste sans voix tandis que mon amie se volatilise littéralement sous mes yeux.

Ils n'avaient jamais fait ça. Normalement, Holly sort par une porte ouverte, histoire d'entretenir l'illusion qu'ils ont bâtie pour moi.

Ça s'annonce mal.

Très mal.

La gorge nouée, je me lève et je m'avance vers Vivian dans l'allée bétonnée de l'À-pic. Je lui tends l'objet à confisquer sur ma paume ouverte, espérant qu'elle va le prendre et que les choses vont en rester là. Mais elle rejette mon offre de paix en détournant la tête.

– À l'intérieur, répète-t-elle assez bas, de son habituelle voix froide, mesurée et autoritaire.

– Désolée, marmonné-je.

Je me sens idiote en la suivant à l'intérieur du jardin supérieur, un labyrinthe d'arbres, de buissons et de plantes variées. Le Dôme abrite des milliers d'espèces végétales, exprès pour moi. C'est ma serre dans le ciel, où je peux regarder ces formes de vie pousser et prospérer. Oui, ils ont eu cette attention... Ils prennent soin de moi.

Je me sens envahie par la culpabilité.

Vivian m'entraîne sur l'un des chemins pavés qui serpentent à travers le jardin, puis dans un escalier qui mène au secteur des bureaux.

Elle s'arrête devant la porte du sien et se tourne vers moi, le visage plus neutre que tout à l'heure. La marche l'a un peu calmée.

– Tu mesures la gravité de ton acte ? me demande-t-elle presque dans un murmure.

– J'avais oublié qu'il était dans ma poche, affirmé-je avec difficulté, la gorge de plus en plus nouée.

Je n'ai jamais bien pris les réprimandes, et ils ont rarement de raison de m'en adresser. Pas de raison sérieuse, en tout cas.

– Un faux mouvement et tu aurais pu tuer quelqu'un en bas. Aurais-tu oublié à quelle hauteur nous sommes ?

Ces questions me donnent le sentiment d'être à la fois stupide et imprudente.

– Non, bien sûr, dis-je en me tortillant.

– Nous te laissons beaucoup de liberté, Ève. Voudrais-tu qu'elle te soit enlevée ? me demande-t-elle en repoussant ses cheveux de son visage d'un revers de main.

– Non, l'imploré-je.

Je réalise que les Mères vont sans doute recevoir l'ordre de me fouiller chaque fois que je voudrai sortir, et je me maudis pour mon idiotie.

– Peut-être devrait-on fermer les portes à clé, désormais, déclare-t-elle en faisant mine de réfléchir aux punitions envisageables.

Elle joue avec moi, profitant de son pouvoir. Mais j'ai beau m'en rendre compte, cela n'atténue pas ma peur.

– S'il vous plaît, ne faites pas ça, dis-je en m'efforçant de garder un ton posé et adulte.

– On pourrait aussi tout simplement supprimer tes visites sur l'À-pic, reprend-elle.

– Vous ne feriez pas ça... dis-je dans un souffle.

– Si tu n'es pas capable d'obéir à des instructions simples, Ève...

Un coin de sa bouche se soulève imperceptiblement. Elle sait qu'elle me tient. Je ne peux rien faire d'autre qu'exprimer le degré requis de honte et de remords dans l'espoir de l'amollir.

– Je promets de ne pas recommencer, l’assuré-je en baissant la tête.

En relevant les yeux, je la vois qui me fixe avec une telle intensité que je baisse de nouveau le nez sur mes chaussures.

– Tu n’es qu’un maillon, gronde-t-elle d’une voix sourde en s’approchant. Un maillon important, je te l’accorde, mais rien de plus. Sans notre protection, tu n’es rien.

J’acquiesce d’un hochement de tête, les joues brûlantes. Je suis peut-être celle sur qui repose l’ultime responsabilité de perpétuer la vie sur cette planète, mais c’est elle qui a la charge de veiller à ce que je remplisse mes devoirs. Et si elle ne peut pas me faire de mal physiquement, elle peut me priver de ce que j’aime pour me forcer à me montrer à la hauteur. L’À-pic est mon lien quotidien avec le monde extérieur. Elle sait que je serais dévastée d’en être privée et que je suis prête à tout pour le garder.

– Je promets de ne plus vous désobéir, dis-je d’une petite voix.

– Bien.

Elle se tait pour prolonger mon angoisse, les narines dilatées par le mépris.

– Maintenant, va dans ta chambre et prépare-toi pour la première rencontre. Je ne te laisserai pas me décevoir deux jours de suite, m’avertit-elle. Le monde compte sur toi.

– Oui, Vivian.

C’est tout juste si je ne fais pas la révérence avant de m’éloigner en courant vers la zone des appartements privés.



## 3 / **BRAM**

Les sirènes réveillent Hartman. Mon meilleur ami. Mon équipier. Mon copilote. Il est deux heures du matin. Je ne dors pas.

– Un orage ? croasse-t-il en grattant la barbe de deux jours qui mange son visage rond.

La météo avait annoncé des orages, mais le martèlement des bottes dans le couloir présage autre chose.

– Des manifestants, dis-je.

– Foutus Libéréveurs, grogne-t-il. Rentrez chez vous !

Dormir.

Cela m'arrive si rarement que j'en ai presque oublié l'effet que ça fait. Hartman n'a jamais eu de problème de ce côté-là. Même quand on était gamins à l'académie, alors que j'avais encore peur du noir, sa conscience s'éteignait en même temps que les lumières, tandis que mon cerveau continuait à bouillonner pour essayer de donner un sens à tout ça. De trouver ma place dans tout ce bazar. Au moins, c'est rassurant de constater que certaines choses ne changent pas.

Les sirènes continuent à hululer. À mon avis, ça va durer un moment. J'essaie d'imaginer la pagaille qui doit régner en bas.

Des milliers de personnes vont devoir affronter la tempête en barbotant dans l'eau glacée jusqu'aux genoux. Le déluge qui a noyé la ville il y a déjà longtemps a forcé les habitants à se retrancher entre quatre murs, à construire en hauteur jusque dans les nuages lourds d'orage, en quête de chaleur et de sécurité. Mais il reste les autres, les rebelles nourris d'illusions qui se sont éloignés des tours perdues dans

les nuages de Central pour se retrouver à l'extérieur des murs, avec rien que le feu de leur colère pour se réchauffer.

Pourquoi ?

À cause d'elle, bien sûr. Leur sauveuse. Le futur de l'humanité.

Ève.

Les manifestants ne sont pas une nouveauté ici. La Tour a vu passer des millions de visages enfiévrés, entendu des millions de voix lancer leurs cris vers le ciel. Des millions de pancartes en carton détrempées, clouées à des bâtons, ont défilé dans les deux sens à l'extérieur de ses murs blindés, réclamant toutes la même chose : *Libérez Ève*.

– Je hais les Libéréveurs, grommelle Hartman dans son oreiller.

Je crois qu'il parle en dormant.

Les protestations de ce soir vont virer à l'émeute. Comme toujours. Mais ça ne mènera nulle part. Un feu vite éteint, vite oublié.

Deux ou trois fois ces dernières années, ça a vraiment chauffé. Mais ça n'a rien d'étonnant. Ève est l'être humain le plus important de notre histoire. Quand elle était petite, elle a été la cible de plusieurs tentatives d'enlèvement. De complots d'assassinat tramés par des extrémistes religieux, de menaces terroristes à chacune de ses apparitions. Mais c'était il y a longtemps. Au temps où elle sortait encore dans le monde réel. Elle n'était qu'une petite fille exhibée pour donner de l'espoir aux désespérés, de la force aux faibles, de la foi aux sceptiques.

Elle ne s'en souvient pas, bien sûr, et personne ne lui en parle. C'était dans une autre vie, avant que l'Organisation de prévention de l'extinction (l'EPO, pour *Extinction Prevention Organization*) ne serre la vis. Avant qu'ils ne l'installent de manière permanente dans le Dôme.

Mes pensées passent des rues qui se trouvent neuf cents étages en dessous de moi à Ève, cinquante étages au-dessus. Son monde se résume au Dôme, totalement autonome. Si la Tour était un pays, le Dôme en serait la capitale.

Population : 1 habitant.

Ève.

Que peut-elle être en train de faire ? Bien sûr, elle ne peut pas entendre les sirènes depuis tout là-haut, mais je la connais. Impossible qu'elle dorme. Elle doit avoir la tête remplie de pensées à propos de demain, comme moi.

La chambre tremble.

Une explosion en bas.

Les émeutes ont commencé.

Hartman ronfle, tout aussi inconscient qu'Ève de ce qui se passe en bas. Bien que, contrairement à elle, il ne bénéficie pas du luxe des amortisseurs, des stabilisateurs ni du plus important système de suspension jamais créé pour lui permettre de rêver en toute tranquillité.

Des vagues agitent l'eau de ma gourde transparente tandis qu'un grondement puissant secoue la Tour. Ève ne peut pas le sentir. Le Dôme est stable, toujours parfaitement calme et paisible. Il suit de subtils mouvements de marée, comme un bateau sur l'océan, pour amortir les tempêtes ou, comme ici, les ondes de choc provoquées par une explosion, pour les absorber et laisser sa précieuse occupante dans une bienheureuse ignorance.

Nouvelle explosion. Les Libéréveurs ont dû sortir le grand jeu, ce soir.

Je décide de jeter un coup d'œil. Lorsque mes pieds touchent le sol froid, celui-ci émet une douce lueur orangée qui me permet de me déplacer sans réveiller Hartman. L'holoécran posé sur mon bureau s'éclaire à mon passage, essayant de m'attirer à mon poste de travail en affichant l'image que j'aime le plus : un arbre. Comme je le dédaigne, il rebascule en mode veille.

La lumière de la fenêtre s'allume à mon approche, déclenchée par la chaleur de mon corps. C'est drôle qu'on les appelle encore comme ça : des fenêtres. Il n'y a pas une seule vitre sur les murs extérieurs de la Tour. C'est une forteresse. Nos fenêtres ne sont que des moniteurs de réaliTV adaptés à la configuration de la Tour, imitant l'aspect et

la sensation des fenêtres que nous avons autrefois. C'est l'un des nombreux éléments de notre environnement conçus par mon génie de père, le professeur Isaac Wells. Clairement plus génie que père.

Je regarde dehors et la fenêtre me montre d'épais nuages noirs chargés d'orage. Par défaut, elle affiche la réalité. J'agite la main et un éclair de lumière rouge m'aveugle.

– Merde, Bram, grogne Hartman en se retournant dos à la lumière.

– Désolé.

Je baisse la luminosité d'un geste dans le vide.

Une fois l'éclairage réglé et les nuages supprimés, je me retrouve face à ce qu'il reste de Central, notre ville, dont les zones les plus inondées, qui sont aussi les plus froides, sont représentées par des taches rouge sombre. Je m'approche pour regarder en bas. J'ai toujours eu un petit problème de vertige, et je me trouve à une hauteur infinie. Si les lignes aériennes fonctionnaient encore, les avions passeraient en dessous de nous.

Une lueur rouge vif pétille au pied de la Tour pile au niveau de ma fenêtre. La chaleur corporelle de milliers de Libéréveurs bouillonne comme de la lave. Levant le poing devant mon visage, j'écarte les doigts en éventail et la fenêtre docile zoome sur l'image. La lave se transforme en une fourmilière couleur de feu qui essaie d'envahir notre nid pour reprendre sa reine.

Ils échoueront.

Je répète mon geste de manière à distinguer les visages. La chaleur rouge de leur colère. Il y en a qui même pleurent. Il n'y a que des hommes, bien sûr. La plupart d'entre eux n'ont jamais vu une femme en chair et en os. Il y en a bien quelques-unes dehors, mais elles sont presque toutes regroupées dans des refuges réservés aux femmes ou des sanctuaires reculés. En dehors d'Ève, les plus jeunes ont soixante-six ans. Ce sont les dernières à être nées, avant les cinquante ans de pénurie. Je n'en ai jamais rencontré une quand je vivais dehors. À part ma mère, bien sûr. Je n'en vois pratiquement plus aucune ces derniers temps parmi les manifestants. Soit elles sont trop âgées, soit

elles ont trop peur. Peur de nous. Peur des hommes. Peur du monde dans lequel nous vivons. Nous sommes devenus une espèce menacée d'extinction dont les femmes sont les représentants les plus rares.

La fenêtre émet un éclair blanc et le dortoir vibre. Ce n'est pas l'une de leurs explosions, cette fois, mais l'une des nôtres. Non létale, bien entendu. Nous sommes quand même une espèce menacée d'extinction. Le gaz est généralement suffisant pour disperser même les Libéréveurs les plus déterminés et ils repartent chez eux en pleurant, remplis de crainte. Je balaye l'air des deux mains et la fenêtre revient aux éternels nuages d'orage de la réalité. Je reste là un instant à regarder ce que nous avons fait de cette planète. Quelle bande d'imbéciles. Voilà ce qui arrive en cinquante ans à un monde uniquement peuplé d'hommes, de générations de garçons sans espoir d'une vie future. Ils le détruisent. Évidemment. Trois guerres mondiales, et voilà ce qu'il reste.

Tout cela s'est passé avant ma naissance.

Avant celle d'Ève.

Le temps qu'elle arrive, voilà tout ce qui restait à sauver pour notre sauveuse. Je suis trop jeune pour me souvenir de quoi que ce soit avant Ève, mais j'ai lu des rapports datés d'avant E. Sans génération future pour hériter de notre monde, nous l'avons maltraité au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer.

La surconsommation d'énergies fossiles a accéléré le réchauffement climatique au-delà des prévisions les plus pessimistes. À cela se sont ajoutés les guerres et l'appât du gain. Ce que nous n'avons pas détruit nous-mêmes, le climat s'en est chargé. « Les conditions climatiques les plus âpres écrivent l'histoire de notre planète », peut-on lire.

L'égoïsme fait partie de notre nature.

Notre sauveuse a du pain sur la planche.

Un épais nuage vient se coller à la fenêtre, qui me renvoie mon reflet ; celui d'un de mes deux visages. C'est celui avec lequel je suis né, et il me prend par surprise. Je passe la main sur mes cheveux ras et ce geste, soulageant une partie des tensions de la journée,

réveille des picotements dans mon cuir chevelu. Mes yeux sont cernés par le manque de sommeil. Ce visage-ci est fatigué. Je le vois de moins en moins souvent, ces derniers temps, au bénéfice de mon autre visage.

Celui de Holly.

Les préparatifs de demain ont pratiquement triplé ma charge de travail et je passe presque tout mon temps habillé en Holly dans le studio – ou la Cage, comme on l’appelle entre pilotes. C’est là que nous sortons de nous-mêmes pour devenir Holly, la meilleure amie d’Ève.

Holly continue à me bluffer, même après toutes ces années. C’est une petite merveille. Il n’existe aucune technologie comparable. Bien sûr, lorsqu’une organisation devient responsable de l’être humain le plus important de la planète, elle gagne le contrôle sur des ressources infinies, des fonds illimités pour pouvoir développer tout ce qui sera susceptible d’avoir un effet positif sur la vie d’Ève. La technologie de mon père était dans ses projets depuis longtemps, mais je doute que même la grande Vivian Silva ait jamais pu prédire l’invention de Holly, ni qu’elle deviendrait si utile. L’amitié avec une fille de son âge est vite devenue un élément clé pour comprendre Ève.

Avoir accès à ses pensées.

L’influencer.

La contrôler.

Personne n’a autant d’influence sur nous que nos amis.

De l’influence à la manipulation, il n’y a qu’un pas, que Holly franchit, que je franchis tous les jours.

Ève sait que Holly n’est pas réelle, bien sûr. Elle est parfaitement consciente d’être unique. Alors que la plupart d’entre nous auraient du mal à distinguer Holly d’un être humain, Ève s’en est aperçue dans la semaine qui a suivi sa présentation, alors qu’on venait d’avoir cinq ans.

Je l’entends encore insister :

– C’est ses yeux, ils changent tout le temps.

C'est le seul défaut d'un programme par ailleurs parfait. Neuf personnes sur dix ne s'en aperçoivent pas, mais Ève est perspicace. Les yeux de Holly doivent être directement reliés à la personne qui la contrôle, son pilote (moi). Mon père l'a conçue ainsi. C'est ce qui la rend aussi crédible, ce qui donne envie de lui faire confiance. Or les pilotes n'ont pas tous les mêmes yeux. Nous sommes trois à incarner Holly, et Ève a identifié nos différences.

Bien sûr, on n'en parle jamais. C'est interdit. On ne viole jamais le protocole. Lorsqu'on pilote Holly, on est Holly. On n'est plus soi-même. C'est à cela qu'on est formés.

Parfois, j'oublie où s'arrête Bram et où commence Holly. C'est peut-être ce qui fait de moi le préféré d'Ève. Pourquoi c'est à moi qu'elle se confie. C'est sans doute la raison pour laquelle on me réserve les missions les plus délicates. À moins que ce ne soit parce que je suis le fils de mon père. Je ne sais pas.

Je promène de nouveau les doigts sur mon visage et mes pensées vagabondent. Je n'étais qu'un petit garçon quand mon père a créé Holly, et il a conçu le hardware en grande partie en s'inspirant de moi. Ayant le même âge qu'Ève, j'étais le cobaye idéal pour sa nouvelle création. Son chef-d'œuvre. L'EPO a sauté dessus. Ça changeait vraiment la donne. Ça a donné à mon père une vraie notoriété scientifique. Il est devenu un roi dans son milieu. Ça devrait faire de moi un prince, non ? En fait, pas franchement. Nous sommes les chevaliers et c'est Ève qui est la reine.

Il y a des éclairs au loin. À la façon dont les nuages luisent d'une lueur bleutée, je devine que la foudre a frappé l'eau, illuminant momentanément Central. Je me demande ce qu'Ève penserait de tout ça, si elle pouvait le voir.

Quel regard porte-t-elle sur les choses, dans l'ignorance où elle est de tout ça ? En ce moment même, elle dort sous un superbe ciel étoilé au sommet du Dôme. Bientôt, elle sera réveillée par l'un des milliers de levers de soleil préprogrammés et regardera dehors par-dessus un moutonnement de doux nuages blancs. Elle continuera à croire que

le monde vit dans la paix et la beauté. Sa foi dans l'humanité qu'elle a à sauver sera nourrie pour une nouvelle journée. C'est l'objectif du Dôme. La réalité d'Ève. J'imagine que, pour nous tous, la réalité n'est rien d'autre que le monde tel qu'on nous le présente.

Les sirènes se taisent.

C'est fini.

Je regagne ma couchette, j'allume la lampe de lecture et je relis le dossier de Connor. Le premier Potentiel. Demain est un grand jour pour nous tous.

Je parcours le jargon scientifique sur ses caractères génétiques, expliquant à quel point il est bien adapté à engendrer des enfants avec Ève. Les choses sont décrites sous un jour si froid, si stérile ! Comme si elle n'était qu'un animal de zoo destiné à un programme de reproduction. Est-ce que je suis d'accord ? Non. Est-ce que ça s'impose ? Oui. Mon opinion a-t-elle une quelconque importance ? Oh, ça, non.

Mes préoccupations ne sont pas aussi prosaïques. La nature humaine, les émotions, les phénomènes d'attirance, l'amour. Il n'existe pas de formule scientifique pour ça et Ève est... Ève. Toujours imprévisible.

Ève.

Je me rends compte que je souris tandis que mon oreiller m'entraîne vers un lieu inconnu qu'on appelle le sommeil.

Bonne chance, Connor. Demain changera le monde.

## 4 / ÈVE

Je me réveille après une nuit agitée et j'admire le lever du soleil derrière la vitre du Dôme. Des pans orange et rose s'élèvent lentement à l'horizon, proclamant une nouvelle aube, l'espoir d'un nouveau début.

Le jour est arrivé.

C'est maintenant.

Le moment est venu pour moi d'accomplir mon destin.

Je parcours du regard la chambre de mon enfance et je m'étonne de constater qu'elle n'a pas changé depuis hier : une tour dans une tour dans le secteur du jardin supérieur. Deux parois de verre m'offrent une vue superbe sur la verdure, une fraction de la beauté du monde que nous essayons de sauver. J'en tombe amoureuse chaque fois que je regarde dehors – ce qui est la première chose que je fais chaque matin depuis mon lit à baldaquin.

Mais aujourd'hui, mes sensations sont différentes.

Je me suis réveillée avec le sentiment du changement : je suis au seuil de l'âge adulte, bien que ma chambre soit restée exactement la même. Je m'approche doucement de l'adulte que je ne sais pas trop comment être. Je sais juste que je dois devenir cette personne et que ses responsabilités reposent sur mes épaules.

Je ne tarde pas à entendre frapper à ma porte. Elle apparaît toujours quelques minutes après que j'ai ouvert les paupières, comme si elle attendait dehors.

– Entre ! lancé-je en ajustant ma chemise de nuit en soie.

Mère Nina pénètre dans ma chambre dans la tenue portée par toutes les Mères en public : une robe longue kaki foncé, la tête couverte d'un châle assorti qui cache les longs cheveux blancs qu'elle porte généralement en queue-de-cheval nouée lâchement. Tout à l'heure, elle voilera sa petite bouche aux lèvres fines, ses joues roses et son nez légèrement recourbé avant de m'emmener à la rencontre du premier Potentiel, comme dans nos répétitions. Personne ne doit voir son visage. Elle doit sembler invisible.

– Bonjour, mère Nina.

J'essaie de sourire comme d'habitude, sans trop y parvenir. J'ai l'estomac barbouillé.

Le sourire qu'elle m'adresse en retour est bien plus chaleureux que celui que j'ai réussi à produire. Il est rempli d'espoir, ce qui n'est pas surprenant car je sais qu'elle approuve l'événement qui s'annonce. Comme toutes les Mères.

Elle m'apporte le plateau du petit déjeuner, sa robe virevoltant autour de ses chevilles, et le dépose sur mes genoux. Un bol de fruits excellent pour la santé et une grande tasse de thé à la menthe.

Compte tenu de l'importance de cette date, je me serais attendue à ce qu'on m'apporte quelque chose de spécial, comme les crêpes au sirop auxquelles j'ai eu droit pour mon anniversaire la semaine dernière, ou le sandwich au fromage et au bacon que j'ai eu à Noël, mais non. Pas aujourd'hui. Ils ne tiennent pas à ce qu'un estomac gonflé détourne l'attention du Potentiel de la magie du moment. Aujourd'hui, tout tourne autour du fait d'être une femme, et une femme parfaite. C'est un événement historique pour notre population, qui s'annonce chargé d'émotion et de pression.

Je suppose que les gens seront scotchés à leurs écrans d'informations, attendant de savoir si la rencontre s'est bien passée – ou peut-être va-t-elle être transmise en direct, pour qu'ils se fassent leur propre opinion sur le fait que Connor est ou non le compagnon idéal pour moi. Mais bon, rien ne dit qu'ils soient concernés à ce point. On m'a expliqué qu'ils ne participaient pas à l'élection. Je me demande

comment ils vivent cela, de devoir mettre toute leur foi en moi. J'essaie de chasser cette pensée.

Mais je n'y arrive pas.

Je repousse le plateau. Je ne peux rien avaler. J'ai le ventre noué.

– Merci, dis-je.

Mère Nina me tend un gobelet en plastique contenant ma première série de pilules de la journée : ma dose quotidienne de vitamines. Il y en a cinq, de tailles et de couleurs différentes. Je les fais sauter dans ma bouche et je les avale.

– Tu ne manges rien ? me demande mère Nina avec un éclair de détresse dans ses yeux bruns.

Sa joie s'est muée en inquiétude devant mon plateau intact.

– Pas faim, dis-je piteusement avant de boire une gorgée de thé.

– Mais il faut manger, Ève. Tu vas avoir besoin de toute ton énergie.

Elle a l'air paniqué, et j'en suis désolée. Mère Nina est celle qui s'est toujours le plus occupée plus de moi, d'aussi loin que je me rappelle. Elle était là bien avant l'arrivée de Holly. Mes premiers souvenirs sont parsemés d'images d'elle. Son visage rayonnant de bonté a toujours été le premier à me saluer le matin au réveil et le dernier à me souhaiter bonne nuit le soir. Son rôle est de me nourrir, de m'habiller, de veiller à ma santé, à mon éducation et à ma bonne humeur. En refusant son petit déjeuner, je la fais échouer dans sa première tâche du jour le plus important de ma vie d'adulte.

Son expression me pousse à prendre ma fourchette pour fourrer trois morceaux de poire dans ma bouche. Ma gorge se contracte et je manque m'étrangler, mais je persiste.

– Merci, me dit mère Nina, le soulagement passant furtivement sur son visage. Peut-être aussi un peu de banane ? Tu sais quel privilège c'est de pouvoir manger des fruits. Ils ne poussent plus dehors...

Je soupire et j'en prends une bouchée. Mère Nature a éliminé les bananes en plus des filles. Je soupçonne mère Nina de n'avoir dit cela que pour me pousser à manger. C'est une tactique qu'elle applique régulièrement.

– C’est bien, approuve-t-elle.

Elle reprend le plateau en souriant pour le poser sur ma table de chevet... sûrement avec l’espoir que j’en reprendrai un peu plus tard.

Puis elle se tourne vers moi, les bras croisés sur la poitrine.

– À toi de nous dire quand tu seras prête.

– Eh bien, c’est parti, dis-je avec un petit sourire en avalant une dernière gorgée de thé.

Je rejette ma couverture rouge et je vais à la salle de bains.

Mes sentiments à propos de cette journée sont complexes, mais une chose est claire : je veux qu’elle se déroule de la façon la plus indolore possible. Je veux qu’on en finisse. Je n’ai aucun mépris pour le principe de ces rencontres : toute ma vie a été organisée pour m’y préparer. Mais je me sentirai mieux quand je saurai où je mets les pieds. Pour l’instant, c’est l’inconnu. La rencontre d’aujourd’hui va être la plus difficile des trois.

Après ma douche, plusieurs Mères viennent m’apporter leur aide. Mère Kadi, toute petite et menue avec son mètre cinquante, s’occupe de mes cheveux. Ses mains minuscules – ornées de tatouages qui remontent à sa première vie – opèrent leur magie. Elle me fait une tresse semblable à la sienne, qui est noire parsemée de cheveux gris. Elle l’enroule autour de mon front comme une couronne pour dégager mon visage, en laissant le reste de mes cheveux tomber en vagues sur mes épaules. Pendant ce temps, mère Kimberley aide mère Tabia à me maquiller en lui passant brosses et pots avec un tel sérieux que je me croirais sur une table d’opération – et dans une situation de vie ou de mort. À soixante-sept ans, mère Kimberley est la plus jeune des Mères, et la seule à arborer une flamboyante chevelure rousse. Sa personnalité est généralement tout aussi lumineuse, sauf maintenant, où elle se plie au caractère autoritaire de mère Tabia. Je définirai affectueusement cette dernière comme la plus stricte, mais elle est loin d’être aussi froide que Vivian, bien qu’elle tire vanité d’avoir été choisie pour faire un rapport quotidien aux responsables. Je le sais parce que les autres se taisent dès qu’elle est là.

Les mains expertes de mère Tabia se promènent sur mon visage, étalant, tapotant, estompant, accentuant mes points forts et corrigéant mes défauts.

Chacune fait preuve d'une intense concentration dans l'exécution parfaite de sa tâche. Elles ont toutes joué un rôle primordial dans mon éducation. Mais ce matin, je perçois une rupture dans leur attitude, parce qu'aujourd'hui, l'enjeu est bien plus grand que l'éducation d'une petite fille.

Une à une, elles achèvent leur mission et repartent.

J'enlève mon peignoir et me retrouve en sous-vêtements. Aujourd'hui, je n'ai pas mon mot à dire sur ce que je vais porter. Ma tenue a été conçue il y a des mois, spécialement pour la circonstance.

Ce n'est pas un sac informe comme les robes que doivent porter les Mères, même si elle est longue comme la leur. C'est une robe trapèze couleur crème, à manches courtes et encolure arrondie qui met en valeur mes formes féminines, et dont la jupe bruisse délicieusement au moindre de mes mouvements. Le corsage est orné de perles et une ceinture à sequins étincelants m'affine la taille. Je me tourne et me retourne pour l'admirer sous tous les angles, avant de glisser les pieds dans les ballerines roses que mère Nina vient de poser par terre devant moi.

– Mon Dieu... souffle-t-elle en portant la main devant sa bouche lorsqu'elle se redresse.

Parfois, mère Nina me fait plus penser à une maman qu'à une gouvernante, en tout cas à l'idée que je me fais d'une maman. C'est le cas à cet instant. La fierté lui colore les joues. Je suis importante pour elle.

Et je l'aime pour cela.

Me tournant vers le miroir, je me découvre dans ma belle robe, et je suis émerveillée par l'image que les Mères ont réussi à présenter de moi. Maquillée, améliorée. Embellie. Je ne reconnais pas vraiment la femme que j'ai devant moi, j'y vois plutôt tout ce qu'elle symbolise. Elle n'est pas moi. Elle leur appartient, et cela fait partie du spectacle qu'ils espèrent tous voir.

Les Mères y ont mis leur amour et leur temps sans compter.

Pourvu qu'elles ne l'aient pas fait en vain.

Il est temps d'aller rencontrer le premier Potentiel, et de faire un pas de plus vers notre survie à tous.

Quand je sors de ma chambre, toutes les Mères attendent dans le couloir, dans l'expectative. Elles étouffent une expression de surprise et expriment leur admiration en secouant la tête avec des larmes dans les yeux, n'en revenant pas que le grand jour soit enfin arrivé.

– On croirait que c'était hier quand je me suis préparée pour mon premier rendez-vous, renifle mère Kimberley en s'essuyant les yeux sur sa manche.

– C'est vrai que ça me rappelle ma jeunesse, murmure mère Kadi, les yeux remplis d'images d'un temps que je ne connaîtrai jamais.

– Magnifique, approuve mère Tabia, un peu sèchement, mais avec gentillesse.

Je repousse leurs compliments avec un petit rire. D'un pas qui vacille un peu sous l'effet de la nervosité, je m'avance jusqu'au repère marqué au sol, pour me tenir exactement là où je me suis entraînée à le faire lors des répétitions. Mère Nina se place sur ma droite et les autres se disposent en éventail, formant deux ailes autour de moi. J'entends le bruissement du tissu tandis qu'elles se voilent le visage. On ne doit voir que leurs yeux.

Une fois le silence retombé, je mène la marche jusqu'à l'ascenseur. Les portes se referment automatiquement dès que nous sommes toutes à l'intérieur, et mon estomac tressaille alors que l'ascenseur entame sa descente dans une secousse.

La règle veut que je reste en haut dans le Dôme et que les gens se déplacent pour me voir. Les hommes sont interdits. Je n'ai même jamais vu l'équipe de sécurité masculine dans notre refuge. On me dit que la tentation est un vice auquel il est difficile de résister et on me met fréquemment en garde contre elle. Apparemment, il vaut mieux qu'hommes et femmes vivent séparément pour éviter tout

risque. On m'a accordé la présence des Mères et de Holly. Voir d'autres personnes est une faveur exceptionnelle – en particulier des hommes en chair et en os de moins de soixante-cinq ans.

Quand les portes coulissantes s'ouvrent, nous tombons sur une petite équipe de sécurité qui nous attend pour nous escorter sur le reste du chemin. La présence des gardes indique que nous sommes sorties du Dôme : ils vont vouloir contrôler la situation au maximum, sans laisser intervenir trop d'impondérables. De nouveau, je me demande ce qui va être montré au public.

Je ne reconnais pas l'espace qui m'entoure, mais je connais les visages des hommes qui se tiennent au garde-à-vous. J'ai passé des heures à les reconstituer à partir des éléments glanés du coin de l'œil. Il m'est strictement interdit de leur parler ou de les regarder en face, bien sûr. On m'a expliqué que le fait de prêter attention à eux risquait d'être mal interprété ou de les détourner de leur tâche. Leur devoir est de me servir.

– Il attend, aboie Vivian Silva dès qu'elle nous aperçoit, comme si nous étions en retard.

Je sais que ce n'est pas le cas, mais c'est peut-être son impatience ou son appréhension qui la rend irritable... À moins qu'elle ne m'en veuille encore pour ma bêtise d'hier sur l'À-pic. Je me demande pendant combien de temps elle va me le faire payer. Elle n'était pas aussi sévère ni intransigente autrefois. Nous étions plus proches quand j'étais petite. Mais nos relations se sont tendues au fil des années.

Vivian se met en marche en nous faisant signe de la suivre. L'équipe de sécurité se divise en deux, la moitié devant moi et l'autre derrière les Mères. Vivian s'arrête devant une porte fermée et s'écarte.

– Je surveillerai, me précise-t-elle.

Elle jette un coup d'œil dans le couloir, où une porte entrouverte laisse entrevoir une batterie d'écrans qui affichent sous tous les angles la pièce dans laquelle je m'appête à entrer. Les images filmées seront montrées à l'infini aux générations futures. Notre histoire sera sacrée

et chérie, ou exploitée en guise d'avertissement contre les erreurs qui nous ont menés à une telle situation.

Je prends une profonde inspiration, ce qui m'aide à me décontracter un peu.

D'un hochement de tête, je fais signe à Vivian que je suis prête. Son soutien n'aurait pas été de trop, au lieu de quoi elle semble me regarder comme une sale gamine qui gâche tous ses efforts. Pourtant, je désire autant qu'elle que la rencontre se passe bien.

Ketch, le chef de mon personnel de sécurité, pose la main sur la poignée de la porte. Je n'ai jamais mis les pieds à l'extérieur du Dôme en dehors de sa présence. On ne se parle jamais, bien sûr, mais j'ai l'impression de le connaître et cela me rassure de l'avoir à mes côtés en cet instant.

Ketch s'immobilise quelques secondes, puis se redresse en poussant la porte. Celle-ci s'ouvre sur une pièce sombre, à peine meublée. Faute de fenêtres sur le monde extérieur, il n'y a pas de lumière naturelle. Les murs sont couverts d'écrans, qui affichent tous le pictogramme féminin enchevêtré à un *e* minuscule. C'est mon symbole, ma marque.

Connor-aux-cheveux-mi-longs, assis à une table au centre de la pièce, bondit sur ses pieds lorsque j'entre avec ma garde rapprochée. J'aurais préféré faire mon apparition d'un pas léger, avec grâce et féminité, mais compte tenu de notre nombre, c'est impossible. Une fois l'équipe de Ketch et les Mères alignées le long des murs, le calme revient.

Le silence.

L'attente.

Le suspense.

Tout le monde attend qu'il se passe quelque chose, que la magie opère.

Soudain, je ne sais plus quelle attitude prendre. Une partie de moi voudrait le rejoindre à grands pas avec un sourire de bienvenue, histoire de séduire mon premier Potentiel par mon charme irrésistible, mais mon plus grand désir serait d'être à la place de l'une des Mères

et de me fondre dans la masse des femmes qui m'entourent pour y disparaître.

Il semble que Connor subisse les mêmes angoisses. Au début, il se dandine d'un pied sur l'autre en frottant ses cuisses, revêtues d'un pantalon bleu marine. Puis il lève les yeux sur moi, se raidit dès que nos regards se croisent. Ses épaules se voûtent et il serre les genoux, en donnant l'impression de se tortiller.

Il me fixe avec de grands yeux incrédules.

– Vous êtes réelle.

Il a du mal à avaler sa salive.

– Bien sûr, dis-je en m'approchant, d'une voix qui me paraît soudain plus aiguë et plus légère, comparée à son agréable ton de basse. C'est un plaisir de vous rencontrer, Connor.

– Je-Je-Je...

Il agrippe la table d'un air horrifié et se penche en avant, une main sur l'estomac.

– Vous vous sentez mal ?

Je glisse un coup d'œil du côté des caméras disposées tout autour de nous, captant le moindre de nos mouvements.

Il secoue la tête.

– Je vais bien, marmonne-t-il, les dents serrées.

Instinctivement, je pose la main sur son épaule pour le rassurer – nous nous trouvons tous les deux dans un cadre étranger, et c'est tout ce que je peux faire pour le réconforter. C'est ce que feraient les Mères pour moi. Mais cela ne provoque pas la réaction escomptée.

Il convulse à mon contact, ses genoux ne le soutiennent plus et il ouvre la bouche pour essayer de respirer. Tout à coup, sa tête bascule en arrière et il porte vivement ses mains à sa bouche.

Son vomi éclabousse mon visage et mes vêtements.

L'odeur me pique les narines.

La bile me brûle les yeux.

Je ferme les paupières, priant pour que tout cela s'arrête. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je dois faire maintenant.

– Je suis vraiment désolé, murmure-t-il, la respiration aussi laborieuse que la mienne.

– Non, je n’aurais pas dû...

Je me sens humiliée.

– Vous êtes Ève, me dit-il doucement, comme si cela expliquait tout.

– À ce qu’il paraît.

Je voudrais qu’on en finisse, et je me demande ce que les autres attendent pour mettre fin à ce désastre.

Le silence nous enveloppe et un sentiment d’échec cuisant s’abat sur moi. Alors qu’il menace de m’envahir, je m’essuie le visage et les yeux. L’image de Connor se brouille, mais je distingue toujours l’horreur sur son visage.

– Merci d’être venu, Connor, réussis-je à dire avec le sourire le plus agréable dont je suis capable.

Puis je tourne les talons et je sors.

Personne ne tente d’intervenir ni de me faire faire demi-tour. Ce serait très grossier vu l’état dans lequel je suis, mais le monde est parfois étrange.

En quelques secondes, mère Nina est à mes côtés. Nous prenons l’ascenseur sans dire un mot.

De retour dans ma chambre, j’évite son regard tandis qu’elle m’aide à enlever ma robe tachée. Je me douche pour me débarrasser des traces de l’incident, en tâchant d’ignorer le spectacle de mère Nina secouée par des sanglots silencieux.

J’ai de la peine pour elle.

J’ai beau frotter de toutes mes forces, je n’arrive pas à chasser l’odeur. Et je sais que je ne pourrai pas non plus effacer cet horrible souvenir, qui restera gravé à jamais dans notre histoire mondiale.